



*Des camions  
de tendresse*

**Françoise Rey**



LIVRE NUMERIQUE

*collection*

# Des camions de tendresse

## Françoise Rey

© Editions Livrior pour la version Numérique, Mai 2010  
ISBN : 2-9156-2955-2 Vers.PDF

Crédits couverture : Salajeau – fotolia.com



3, place de la fontaine  
38120 Le Fontanil  
[www.livrior.com](http://www.livrior.com)

*Table des matières*

PROLOGUE.....	3
CHAPITRE I.....	4
CHAPITRE II.....	10
CHAPITRE III.....	18
CHAPITRE IV.....	28
CHAPITRE V.....	37
CHAPITRE VI.....	46
CHAPITRE VII.....	54
CHAPITRE VIII.....	64
CHAPITRE IX.....	73
CHAPITRE X.....	84
CHAPITRE XI.....	93
CHAPITRE XII.....	98
CHAPITRE XIII.....	108
CHAPITRE XIV.....	114
CHAPITRE XV.....	122
CHAPITRE XVI.....	131
CHAPITRE XVII.....	138
CHAPITRE XVIII.....	151
CHAPITRE XIX.....	163
CHAPITRE XX.....	171
CHAPITRE XXI.....	182

## *PROLOGUE*

Jamais, plus jamais, je ne pourrai entendre certaines musiques, certains rythmes, sans penser à eux... Tempos afro-cubains, tambour, tam-tam, batterie, percussions répétées à l'infini, syncopées, lancinantes, écœurantes et magiques, lamento d'un saxo qui pleure dans la nuit, plus jamais, jamais, je ne les écouterai sans revoir leurs belles épaules rondes, leur torse luisant, les muscles mobiles dans leur dos d'athlètes, et le roulis ensorcelant de leur braguette, sous le ceinturon de cuir... Le jean les dissimule et les révèle ensemble, j'imagine sous la toile moulante et les grosses coutures cloutées de boutons argentés leurs hanches étroites, leurs fesses de pierre, leur sexe sorcier, que le plaisir de la danse gonfle et survolte... Leurs pieds nus caressent ou giflent le sol, et leur bassin virevolte en cadence...

Je les tiens, je les tiens. Ils sont là, tout près, je ferme les yeux pour ne pas les perdre, et je respire fort, car le sortilège opère : me voilà comme avant, ravagée de convoitise, traversée de ce frisson magnifique qu'ils m'enseignèrent ensemble, mais n'exploitèrent jamais, mon désir de leurs corps, de leurs caresses, de leur bouche, de leur queue, mon désir, demeuré intact car inassouvi, de leur désir...

Ils étaient beaux. Plus que beaux. Superbes, rayonnants, presque irréels à force de splendeur. Ils aimaient la bière, le vin, l'alcool, les fumées à mirage, la route et la sueur, la fatigue vaincue, les horizons lointains, l'eau, la terre, le feu, les épices et la viande, et par-dessus tout, la musique et la danse.

Ils étaient grands. Plus que grands. Géants, archimus-clés, hypervirils. Et pédés.

J'ai pénétré chez eux comme une mendiante en un palais, et j'en suis repartie si riche de tout ce qu'ils m'avaient offert et refusé, de tout ce que je leur avais donné aussi, si pleine, si transformée, que j'ai eu envie de raconter notre histoire : comment une femme qui se croyait bien incapable de bander pour quiconque s'est mise à bander ferme pour deux supeijules qui ne bandaient pas pour elle.

## *CHAPITRE I*

Que savais-je de l'homme quand je les rencontrai ? Rien. Ou si peu...

J'avais été mariée, vite et mal. Vite parce que c'était un mariage de réparation. Oh ! Je n'étais pas enceinte. Seulement malade d'un gros scandale, et d'un gros chagrin...

A dix-huit ans, j'avais cru aimer d'un amour indestructible ma douce amie Annie, celle qui m'accompagnait dans mes études depuis dix ans. Je dis «j'avais cru », car on s'était ingénié à me prouver le contraire d'une irréfutable façon ! Il ne s'agissait pas d'un amour indestructible puisqu'on le détruisit en un quart d'heure exactement, le temps d'une visite de mes parents, honorables pharmaciens d'une petite ville de province, chez les parents d'Annie, également commerçants, également honorables, même s'ils n'étaient qu'épiciers, de la même petite ville. Ma mère, entrée brutalement dans ma chambre, avait surpris Annie en train de compter, à petits baisers sonores, les éphélides qui couvraient mes joues et mon nez. La chose lui ayant paru plus que suspecte, elle avait fouillé mon bureau sur-le-champ, pour y découvrir des lettres qu'elle avait jugées, cette fois, carrément dégoûtantes, Annie m'y écrivait des pornographies du style : « Ma chérie, j'ai hâte d'être à mercredi pour prendre ta main dans les allées du parc... »

Mes parents me « vissèrent », selon leur propre expression, le reste de l'année jusqu'à l'obtention de mon bac, puis m'envoyèrent passer des vacances studieuses chez ma tante, prof d'anglais, qui habitait à Limoges. Là, j'avais connu Simon... Limoges et les révisions d'anglais, c'était déjà sinistre. Ne plus recevoir de nouvelles d'Annie confinait au tragique. Simon paraissait gentil. Je lui avais confié mon histoire, demandé sa complicité pour établir une liaison clandestine avec Annie. Il avait accepté avec une petite moue très méprisante, en disant : « C'est des amusettes de gamines qui ne connaissent pas les hommes... » Il avait dans le regard une assurance méchante qui voulait dire « quand tu auras goûté mon truc, tu ne pleureras plus après Annie ». J'aurais dû me méfier, mais je n'étais pas encore traductrice, et surtout, s'il y avait un idiome que j'ignorais, c'était bien celui de l'assurance méchante qui fait luire le regard d'un homme quand il parle à une petite conne, gouine par ignorance et regret insoupçonné de son cher outil et de tous ses pouvoirs.

Ma tante, mise au fait de mes abominables déviations, encourageait, dans un but thérapeutique, les visites de Simon. Il venait me chercher pour aller à la piscine ou voir un film, et, entre deux versions anglaises, je lisais et relisais fiévreusement les petits mots hâtifs que m'envoyait, par son entremise, Annie. Il me passa exactement trois lettres, et beaucoup, beaucoup plus, de mains partout... Ses caresses ne me dégoûtaient pas. J'étais si naïve que je prenais ma patience pour du plaisir. Et lui si égoïste, si aveugle, si infatué de lui-même qu'il l'eût presque intitulée « ivresse », s'il avait eu un minimum de vocabulaire... Mais il disait seulement : « Ah ! Ça te plaît, hein ? Ça te plaît, tu en reveux ? Tu en reveux ? » et il me meurtrissait les seins au cinéma...

Je rentrai à Bourgoin. Il vint m'y trouver, fit grosse impression à mes parents, qui surent aussi le charmer par l'envergure de leur pharmacie... Trois mois plus tard, j'épousais un homme que je n'aimais pas. Mais comme je ne le détestais pas davantage, on se plut à me présenter cette union sous les meilleures couleurs. « Pas trop de passion ! disait ma mère. Pas trop de flamme. Ça s'use vite. Après on est déçu. Regarde la Zette, elle a fait un mariage de raison. Eh bien, elle est heureuse ! » La Zette était une autre de mes tantes qui avait épousé la boulangerie Micou. Micou-fils avait vingt-deux ans de plus qu'elle, un négoce prospère et un gros ventre. Elle aussi mais ce n'était pas de sa faute à lui. Bref, leurs deux gros ventres s'étant mutuellement acceptés, chacun comme une contrepartie de l'autre, la chose avait marché. Micou avait gardé sa bedaine, ma tante Zette avait perdu la sienne et gagné, dans l'échange, outre un enfant et la considération du quartier, un air sérieux incurable. Elle ne se plaignait pas, comptait l'argent de la caisse en fronçant les sourcils, soupirait de temps à autre. En un mot, elle était heureuse.

Moi qui ne comptais pas les sous à la maison puisque Simon tenait les cordons de la bourse, mais qui soupirais de plus en plus souvent, et bâillais aussi quelquefois, je ne tardai donc pas à manifester également les symptômes les plus évidents du bonheur. Le ménage de notre trois-pièces était vite fait. La cuisine aussi. Trop vite, d'après Simon. Il aurait préféré de bons petits plats mitonnés. Mais avec les sous qu'il me donnait, vrai, c'était difficile de faire mieux. Et puis, j'étudiais encore, pour passer ma licence. Lui, ça l'embêtait. Le soir, quand j'avais fini la vaisselle, je m'attablais dans la cuisine, pour travailler, parce qu'il regardait la télé au salon, et que le bruit me gênait. Ça le faisait ronchonner. Lorsque le film était fini, il m'appelait. On se couchait, lui en râlant parce que je n'arrivais pas assez vite. Après, il râlait aussi. Il disait : « Finalement, tiens, tu ferais mieux de rester sur tes livres ! », se tournait rageusement de l'autre côté. Je soupirais. Je pensais à tante Zette. Je touchais le vrai bonheur.

Au moment du divorce, un peu avant quand même, c'est d'ailleurs ce qui m'a tout à fait décidée, ses grognements avaient fini par devenir des injures : j'étais conne en cuisine, j'étais conne avec mes livres, même pas foutue d'avoir cette

saloperie de licence qui nous avait emmerdé la vie pendant trois ans, et surtout j'étais conne au lit, irrémédiablement conne, désespérément conne, conne comme il n'y en a pas, conne comme c'est pas possible, à compter les rayures de la tapisserie pendant qu'il me baisait, à même pas avoir l'idée de faire semblant, à croire que mes tripotages de gamine m'avaient faussé quelque chose, conne à faire chier un mort, conne à faire débander tout un régiment de légionnaires après la traversée du désert...

Bon. J'atteignais, là, le paroxysme du bonheur. Quand j'en ai eu assez, plus qu'assez d'être heureuse, quand j'ai frôlé l'overdose, j'ai dit : « Stop ! Salut. Oui, tu gardes l'appart, la télé, la chaîne, les tapis, et le fric, moi, j'ai mes souvenirs, tout ce bonheur que tu m'as donné, ça me tiendra chaud l'hiver », et je suis partie. Et je crois bien que le soir même, il a mangé chez mes parents, et qu'ils ont soupiré ensemble tous les trois... Un peu à eux d'être heureux, je n'étais pas égoïste...

Après, la galère, comme on dit aujourd'hui... Les petits boulots pour tenir le coup, et tenter de repasser la licence d'anglais. Vendeuse à Prisu le samedi après-midi, baby-sitter le soir, cours particulier à des lycéens ânonnant les verbes irréguliers... Je ne voulais rien devoir à personne, surtout pas à mes parents, qu'une glaciale désapprobation crispait dans leur pharmacie, ainsi que la peur des questions du voisinage. Ma mère avait, selon ses dires, subtilement sondé Simon, s'était promue ambassadrice de ses griefs, avait tenté de me raisonner. « Il nous a dit, avait-elle commencé, enfin laissé entendre que... au lit... » L'exposé des motifs n'était pas allé plus loin. La sentence était arrivée tout de suite, exaspérée et méprisante : « Enfin ! On fait un effort, même si on n'aime pas ça ! »

L'effort je l'avais fait, après. J'avais décidé d'en avoir le cœur net, et m'étais donc obligée à quelques expériences complémentaires pour tâcher de démêler si vraiment j'étais conne, si j'étais faussée, si je n'aimais pas ça, ou bien... L'autre alternative ne me sautait pas clairement aux yeux, tant il me semblait absurde d'imaginer que Simon, l'homme, pour tout dire, eût pu avoir son importance dans l'histoire...

Pourtant, après quelques essais très décourageants, force m'avait été de conclure que, non seulement l'homme avait son importance, mais qu'il la monopolisait toute. Je décidai d'arrêter là mes investigations quand j'obtins assez de matière pour classer, d'après les spécimens rencontrés, l'espèce en quatre catégories, finalement assez voisines : le douloureux, le prometteur, le complexé et l'exigeant, l'ordre ainsi établi n'étant dû qu'à la chronologie fortuite qui me les fit connaître.

Le douloureux, c'était grimaces, mains en coquille sur le trésor protégé et petites exclamations angoissées : « Oh ! Attention ! Tu m'as fait mal. Décalotté un peu fort peut-être. Fais gaffe. C'est fragile. Ultra-fragile. Une femme peut pas comprendre ça. Tu prends un coup de pied dans les couilles au foot, je te jure

que tu te relèves pas. Et le frein ! Bonjour. J'ai un copain qui se l'est rompu. Je te raconte pas l'hémorragie. .. et les douleurs ! Et un autre : il s'est tordu la bite, en baisant trop fort. Rigole pas. A angle droit. Alors quand même... Moi, ça me bloque, je préfère la manière douce si t'y vois pas d'inconvénient. Hou là ! Attention, je sens tes dents. Non, à peine, mais ça irrite... » Bon, celui-là, quand j'avais tout vérifié, mes ongles (tu as un ongle qui accroche... ou une peau morte, autour de l'ongle. Je t'assure, ça me griffe le gland), la position de mes lèvres sur mes dents, de mes mains dans ses cheveux (non, sans blague, je crains ça, quand on me tire les cheveux), il me restait encore à chercher beaucoup, beaucoup d'inspiration pour mouiller un tout petit peu. « T'es sèche, c'est pas croyable ce que t'es sèche. Je m'arrache la bite, moi... »

Moi aussi, j'avais l'impression qu'il me passait l'intérieur du vagin au papier de verre, mais je n'osais pas le dire, rendue muette par le poids de mes multiples culpabilités, sécheresses et maladresses. « Aïe, tu m'écrases une couille, là... »

Il paraît que les amants fument parfois après l'amour, ou boivent un verre ensemble. Moi, j'avais plutôt envie de lui passer la pharmacie, arnica, pansements ; et tout l'assortiment d'emplâtres, qui lui ferait oublier quelle affreuse brute je m'étais montrée...

Le prometteur, c'était, d'une certaine façon, plus drôle. A peine nu, il triomphait, mains aux hanches, regard narcissique plongeant sur l'objet qui s'élançait à sa rencontre. « Hein ? Pas mal ? Non ? Eh bien là, encore, c'est rien. Ça, c'est banal, rien, rien de rien. Tu vas voir quand je suis excité... ». Moi je protestais : « Si, si, très bien, ça me convenait parfaitement. » « Non ! » Il se montrait catégorique. « Rien je te dis ! Pfeu ! » Il faisait « pfeu », dédaigneux. « Là, je suis crevé. Le boulot, la vie que je mène : à cent à l'heure du matin au soir. Alors je bande plus vraiment. Laisse-moi du temps. Tu vas voir ! Quand je suis en forme ! » Je lui laissais du temps, beaucoup de temps, et je ne voyais jamais rien... Au contraire, il se couchait, me caressait un peu, débandait. « Ah ! Ça y est ! Ça me tombe dessus ! La fatigue ! On vit comme des cons ! Attends ! Attends demain ! Tu vas voir. Le double, je te dis ! » Là je n'avais plus de mal à le croire, il pouvait même multiplier l'ampleur de son truc par quatre ou cinq, on restait dans les normes. En deux mots, et au pluriel. Il partait, l'œil malicieux : « Demain ! Attends un peu ! »

J'ai attendu jusqu'à rencontrer son contraire, le complexé. Même genre d'objet, mêmes dimensions, seule l'approche change, radicalement.

Le complexé, ça donne : « Tu la sens ! Tu la sens bien ? Je suis trop petit. Je m'en rends compte, va ! Et puis tu sais, dépêche-toi, je vais pas tenir cent ans. Je suis pas un ténor, moi. Jamais. Je l'ai jamais été. Encore heureux que je suis arrivé à te prendre. Des fois, je pars même avant. T'es pas tombée sur une affaire, tu sais.



Enfin, heureusement, y a la tendresse, parce que moi, je suis pas doué. Tiens ! Tu vois ! Qu'est-ce que je te disais ! Et encore avec toi, j'arrive à tenir un peu plus longtemps... Y en a, dès que je les vois... »

Bon, ça, j'hésitais toujours à décider si c'était un compliment ou non. Finalement, j'ai préféré rester sur le doute, et j'ai connu l'exigeant, le plus terrible, à mon avis. Ni geignard, ni exhibitionniste, ni ratatiné, une bonne camelote dans la braguette, bien fiable, qui ne pose pas de problème... Le problème, c'était moi...

Ça commençait par des caresses variées, très techniques, et la première sommation : « Je veux que tu sois excitée, excitée, que tu perdes les pédales, que t'en puisses plus. » Je me forçais beaucoup, je me concentrais, fermais les yeux. Excitée ? Est-ce que je l'avais été un jour ? Alors excitée, excitée... A perdre les pédales, à n'en plus pouvoir. .. Je contournais l'obstacle, au bout d'un quart d'heure de recueillement, en me tortillant un peu, en soupirant... Lui, qui croyait au truc de la tante Zette, s'imaginait qu'il me rendait heureuse. On passait au stade supérieur. « T'as pas fini de soupirer, je vais te faire gueuler, moi, tu vas voir ! » Et la chevauchée débutait. Tagada. Tagada. Tagada... Après un nombre raisonnable de minutes, j'allais jusqu'à gémir, sans trop simuler, parce qu'il me faisait un peu mal. Deuxième injonction : « Je veux que t'appelles ta mère ! » Non, ça, ça me coupait tout. Le peu de foi que j'avais jusqu'ici s'émiettait piteusement. Qu'est-ce que ma mère venait fiche dans l'histoire ? De penser à elle, ça me fripait tout l'intérieur. Lui, sur sa lancée, ne s'en rendait pas compte. « Allez ! Appelle-la ! Appelle-la ! Je veux que tu jouisses ! Que tu jouisses, que t'aies du plaisir... Je peux te sauter jusqu'à demain, si tu veux... » « La perspective me collait une trouille bleue. Non ! Pas ça ! Pas jusqu'à demain ! Je capitulais : « Maman, je jouis ! » Ça ne lui suffisait jamais du premier coup. « Encore ! », on changeait de position. Assis, couché, debout, missionnaire et levrette. Il fallait dire maman chaque fois. La barbe ! Quand il s'en allait, ému par toute la volupté qu'il m'avait donnée, je restais dix minutes sur mon bidet à me rafraîchir...

Bref, à part lui, et l'on a vu comment, aucun homme ne m'avait bouté le feu. J'en conclus, pour ma paix personnelle, que je n'étais pas une matière combustible, me résignai à mon ininflammable sort, et fermai désormais ma porte, mes yeux, mon cœur et le reste à la gent masculine, à ses inefficaces joyaux, à ses stériles entreprises... Soulagée par mon abdication, je me concoctai une petite vie de jeune vieille fille, pris un chat, castré comme il se doit, obtins ma licence, trouvai un travail de secrétaire bilingue dans une société...

Et je serais peut-être encore dans mon petit logement propre-coquet, à caresser mon vieux Platon devant la finale Des chiffres et des lettres, si mon patron n'avait eu la magnifique idée de m'envoyer suivre à Paris un stage de perfectionnement d'une semaine...

Là, tout s'enchaîne très vite, c'est ce que Verdi a appelé La force du destin... Le dernier jour du stage, un vendredi grisouille de juillet, ma concierge, à qui j'ai confié le chat, m'appelle à mon hôtel : « Platon s'est fait écraser par une voiture, madame Vicky. Il a sauté par la fenêtre, c'est la faute à personne. Il est pas mort, mais bien piteux... »

Mon cœur se serre. Arriverai-je à temps pour voir mourir la pauvre bête ? Je larmoie dans le taxi qui me dépose à la gare de Lyon. Patatras ! Le destin est décidément un grand costaud : grève des trains. Reprise normale des transports le lendemain. Moi, n'est-ce pas, avec mon Platon moribond à cinq cents kilomètres, je ne peux pas attendre...

Le RER m'emmène aux portes de Paris, un vieux monsieur me prend dans sa 2 CV bringuebalante, me lâche cinquante kilomètres plus loin. Je ne poireaute pas trop longtemps, voilà deux dames qui s'arrêtent à leur tour, me proposent de m'emmener jusqu'à Troyes. Va pour Troyes, je ne suis pas bien fixée sur la route à suivre, pourvu que ça descende... En fait, ça ne descend pas vraiment, pas direct, la route de Troyes, mais je me sens si paumée, si petite, si triste... La compagnie de ces femmes me rassure. La passagère se retourne, gentille : « On vous a d'abord prise pour un garçon... mais... bien élevé. Bien comme il faut. Les voyous, on ne les prend pas... »

C'est vrai que je dois, de mon côté aussi, inspirer confiance, avec mon pantalon bon chic bon genre, mon petit veston sage, mes cheveux courts, ma valise. « Roussotte, carotte, maigriotte », chantait mon père. Oui, et falote, et pâlotte, et pas trop fiérote, ce soir, à lever mon pouce à la sortie de Troyes, tandis que le soleil contrariant sort juste à la dernière minute pour ensanglanter un affreux ciel d'orage. Mon pauvre Platon...

Je baisse les bras pour essuyer une larme. La route n'est pas très fréquentée. Si la nuit tombait sur ma solitude, m'obligeant à rester là, piquée, paralysée, sans savoir où aller, où dormir ? J'ai peur soudain. Je ne sais plus s'il ne vaudrait pas mieux retourner à Troyes, chercher un hôtel... Et puis, trop tard, un vrombissement énorme, le camion ralentit. On m'a vue, on a repéré mon pouce quémandeur, mon allure timide et craintive, ma figure de gavroche pâle et perdu. Je m'exhorte au courage : les routiers sont sympas, paraît-il. J'espère que... Il freine dans un abominable chuintement. L'engin est monumental, il n'arrête pas de s'arrêter. Finalement, il s'immobilise, je suis presque derrière la remorque, à la hauteur de sa deuxième roue. Enfin, façon de parler, elle me dépasse de trente ou quarante centimètres. J'attrape ma valise pour courir vers la cabine, avec un cœur explosif et dés jambes toutes molles. Mais la portière s'ouvre.

Oh ! mon Dieu !